

DU PATRIMOINE À LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ URBAINE PLURIELLE : LE RÔLE D'UN ÉQUIPEMENT CULTUREL MUNICIPAL, LE CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

Jean-François Leclerc
Directeur
Centre d'histoire de Montréal

Joaquina Pires
Conseillère en relations interculturelles

D'une ville aux quartiers ethniques bien identifiés, aux frontières religieuses, sociales et linguistiques relativement nettes, Montréal est devenue mouvante, perméable, diversifiée et ses contours plus imprécis qu'autrefois. Les migrations intérieures, tant sociales, linguistiques qu'ethniques, et l'évolution des mentalités ont en effet modifié le lien identitaire intime qu'entretenaient les Montréalais avec leur rue ou leur quartier. Entre le quartier Saint-Louis des Portugais des années 1960 et le Plateau gentrifié, entre le Parc Extension des Grecs des années 1950 et celui des Indo-pakistanaïens aujourd'hui, entre la Petite Patrie des Canadiens français et celle des Latino américains, l'environnement urbain a changé radicalement.

Au moment où les communautés immigrantes plus anciennes se définissent de moins en moins par leur présence visible sur un territoire (populations, institutions, commerces et lieux de sociabilité), émerge chez elles un besoin de se reconnaître sur un autre territoire, celui de la mémoire, de l'histoire et du patrimoine. Ce besoin s'exprime de façon qui peut paraître contradictoire : d'une part, la demande pour enregistrer et conserver une mémoire communautaire qui transcende les frontières de quartiers, villes ou même de provinces, en raison de la mobilité et de l'internationalité de l'expérience immigrante, et d'autre part, un besoin d'ancrer cette mémoire dans des objets et des lieux bien concrets, identifiés, localisés, et surtout, reconnus par la société d'accueil.

Pour assurer le succès de ce passage plus que jamais d'actualité, les institutions et la culture de la société d'accueil sont interpellées d'urgence. **LE CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL**, institution muséale municipale créée en 1983, travaille depuis longtemps en ce sens, mais plus particulièrement depuis l'ouverture de sa nouvelle exposition permanente en 2001.

Le projet d'exposition sur la communauté portugaise élaboré en 2002 et 2003 a permis de pousser un peu plus loin son approche diversifiée de la thématique communautaire immigrante. Pour ce faire, le Centre d'histoire de Montréal s'est inspiré des pratiques de la muséologie sociale où l'animation communautaire et la sensibilisation au patrimoine sont intégrés au processus de construction du projet. L'exposition devient un moment dans l'expérience d'animation et de sensibilisation, et non plus un simple produit culturel offert à la consommation du grand public. Le projet a donc été travaillé en quatre moments successifs : les cliniques de mémoire, la visite commentée du quartier portugais, l'exposition, et l'animation pédagogique à l'intention des étudiants des écoles du samedi. Un cinquième

moment auquel nous travaillons actuellement, sera la création d'un site Internet, sous le nom de " Musée de la personne de Montréal " Ce musée virtuel mettra en valeur la mémoire des Montréalais et sera relié à un réseau de sites similaires issus du Musée de la personne du Brésil (Museu da pessoa), qui a inspiré ce projet.

UNE EXPÉRIENCE RÉVÉLATRICE : LES CLINIQUES DE MÉMOIRE DANS LA COMMUNAUTÉ PORTUGAISE ET LA COMMUNAUTÉ HAÏTIENNE

De récentes expériences nous ont fait réfléchir à ces question, en particulier les *cliniques de mémoire* organisées pour commémorer le 50^e anniversaire de la première vague d'immigration des Portugais au Canada, en 1953, et celle accompagnant le 200^e anniversaire de l'indépendance haïtienne. Ces *cliniques* ont d'abord été mises sur pied en 2003 par le Centre d'histoire de Montréal et le Carrefour des jeunes lusophones du Québec .

UNE EXPÉRIENCE RÉVÉLATRICE : LES CLINIQUES DE MÉMOIRE DANS LA COMMUNAUTÉ PORTUGAISE ET LA COMMUNAUTÉ HAÏTIENNE

De récentes expériences nous ont fait réfléchir à cette question, en particulier les *cliniques de mémoire* organisées pour commémorer le 50^e anniversaire de la première vague d'immigration des Portugais au Canada, en 1953, et celle accompagnant le 200^e anniversaire de l'indépendance haïtienne. Ces *cliniques* ont d'abord été mises sur pied en 2003 par le Centre d'histoire de Montréal et le Carrefour des jeunes lusophones du Québec . Au nombre de quatre, elles furent conçues comme des collectes de témoignages et d'objets destinées à alimenter l'exposition *Encontros. La communauté portugaise. 50 ans de voisinage* (présentée au CHM, à l'Association des portugais du Canada et à la Mission Santa Cruz, de septembre 2003 à avril 2004). Par cette activité, le Centre d'histoire souhaitait associer l'exposition sur l'histoire de la communauté portugaise à une activité de collecte de mémoire, comme il l'avait fait pour ses précédentes expositions sur les domestiques (*Plus que parfaites. Chroniques du travail en maison privée, 1920-2000*) et sur les Syriens-Libanais (*Min Zamaan. Depuis longtemps. La communauté syrienne-libanaise entre 1882 et 1940*)), en collaboration avec des associations communautaires. Le même besoin suscita la tenue d'une autre clinique au centre communautaire La Perle retrouvée, dans le quartier Saint-Michel, en février 2004 (le jour de la déposition du président Aristide !), en vue de l'exposition estivale *Tet ansanm. Tous ensemble. Présences haïtiennes d'ici*.

La forme de cette collecte de témoignages et d'objets est particulière. Pour la rendre moins formelle, on lui donne en effet l'aspect d'une clinique de sang, avec son décor — cloisons pour entrevues, sarraus, stéthoscopes — ses fiches d'enregistrement et ses rafraîchissements, ce qui en fait un événement festif au cours duquel les participants donnent de leurs souvenirs comme d'autres de leur sang, cette fois pour sauver leur histoire ! Les témoignages sont enregistrés par des jeunes de ces communautés formés sommairement par le Centre d'histoire aux techniques d'entrevue et vêtus de sarraus blancs.

Les objets apportés sont notés, photographiés et leur image numérique projetée publiquement dans une salle de repos. Près d'une centaine d'entrevues en profondeur furent ainsi enregistrées, et une soixantaine d'objets historiques repérés et photographiés pour la communauté Portugaise, et une vingtaine d'entrevues pour la communauté haïtienne.

Ce désir de sortir des sentiers battus faisait suite aux expériences de commémoration ludiques tentées en 2001 par l'Association des aides familiales du Québec et l'artiste Raphaëlle de Groot (une tournée joyeuse des maisons où avaient travaillé des domestiques dans les années 1940), pour la préparation de l'exposition *Plus que parfaites*, et en 2002 par des artistes de la Galerie Dare-Dare dans le cadre de l'exposition laboratoire *Mémoire vive* au CHM.

Le bilan des quatre cliniques de mémoire réalisées à ce jour dans des associations portugaises et des lieux communautaires démontre qu'elles furent marquantes tant pour les interviewers que pour les participants. La clinique auprès de la communauté haïtienne semble confirmer ces impressions. Toutes nous ont permis de mieux saisir les défis qui attendent ceux qui, dans les prochaines années, vont travailler à aider les communautés à créer de nouveaux repères identitaires.

PREMIER DÉFI : FAIRE ÉMERGER LA MÉMOIRE EN DÉJOUANT L'OUBLI SÉLECTIF

Le premier défi que présente la construction du nouveau territoire imaginaire des communautés désormais dispersées dans la ville est de déjouer l'oubli sélectif qui affecte la mémoire de l'expérience immigrante.

Les communautés immigrantes croient en effet faciliter l'intégration des enfants en passant sous silence les événements du passé qui ne confirment pas les rêves ayant motivé le départ et l'installation en terre étrangère. Lors des cliniques de mémoire de la communauté portugaise, plusieurs pionniers de la communauté portugaise, des hommes âgés rompus aux durs travaux, n'ont pu retenir leurs larmes en faisant le récit de leurs débuts misérables comme travailleurs agricoles et forestiers. Les premiers surpris de l'intensité émotive des souvenirs furent les jeunes interviewers dont quelques-uns seulement connaissaient cette facette de leur histoire, et encore, de façon plutôt théorique.

L'éveil de la mémoire passe donc aussi par l'éveil d'émotions jusque-là tues ou écartées. La constitution d'un patrimoine mémoriel est donc bien plus qu'un simple enregistrement de témoignages. C'est pour plusieurs personnes un événement symboliquement et psychologiquement important dont il ne faut pas minimiser la portée.

SECOND DÉFI : RÉINVENTER LES FORMES D'INTERVENTION EN PATRIMOINE

Les premières générations d'arrivants se préoccupent de la transmission de leurs traditions, expériences et valeurs à leurs enfants et petits-enfants dont l'intérêt, trop souvent, est ailleurs. C'est aussi le cas dans la société d'accueil, mais les conséquences sont alors moins graves. En effet, les institutions (écoles, musées, etc.), les créateurs et la culture de cette société peuvent généralement prendre la relève de la famille et transmettre les repères collectifs.

Les communautés immigrantes n'ont pas toujours les moyens d'offrir des activités, des lieux de rencontre et de loisirs communautaires intergénérationnels, ou encore, des produits culturels à leur image. Dans ces conditions, l'inévitable période de rupture et de rejet peut se prolonger. Quand vient le temps des retrouvailles avec leur communauté, les jeunes générations manquent donc de repères mémoriels et matériels pour fonder, dans la modernité, leur identité mixte de Québécois d'origine portugaise.

L'une des surprises des cliniques de mémoire fut de constater l'enthousiasme avec lequel les jeunes lusophones du Carrefour ont pris en mains l'organisation de la collecte. Ces jeunes ont aussi participé à l'organisation, à la formation et à l'encadrement de la clinique destinée à la communauté haïtienne, transmettant à leur tour l'expertise acquise à des jeunes interviewers de cette communauté.

La forme ludique, festive et inédite de l'événement était certainement attrayante, de même que l'engagement d'institutions extra communautaires et la perspective de rencontrer des aînés dans un cadre moins formel que la famille ou les activités associatives traditionnelles. Les cliniques offraient probablement la possibilité de renouer avec la mémoire communautaire sans y être enfermé. Cela démontre que pour être des catalyseurs efficaces de la conscience patrimoniale, les organismes et les institutions doivent oser réinventer les modes d'intervention en patrimoine sans craindre de leur insuffler fantaisie, émotion et créativité.

TROISIÈME DÉFI : DÉVOILER LA DIVERSITÉ QUI SE CACHE DERRIÈRE LE STÉRÉOTYPE

Toute communauté immigrante ou minoritaire, en plus de cacher ses blessures, tente souvent de colmater ses différences sociales, culturelles, économiques et politiques. Les conflits et les opinions des pays d'origines sont cachés sous le tapis de l'uniformité et de la bonne entente. L'image réductrice qui en résulte affecte la perception que peuvent avoir de leur héritage les membres de ces communautés et les jeunes générations. Il en est de même de la méconnaissance de l'apport de la communauté à la société d'accueil. Qui sait, par exemple, que ce sont des Syriens-libanais qui ont construit et géré des institutions aussi importantes que les cinémas Outremont, le Château, et plusieurs autres institutions phares de Montréal ? Qui peut deviner que la première immigration haïtienne fut constituée de professionnels qui ont contribué à la construction du Québec moderne, notamment en santé et en éducation ? Ou que les chauffeurs de taxi haïtiens, si souvent associés à l'image publique de la communauté depuis les années 1980, ont joué un rôle majeur dans l'affirmation des revendications des travailleurs du taxi et l'amélioration de leurs conditions de travail ?

Découvrir qu'une communauté possède cette diversité qu'on associe à toute société moderne peut avoir un impact très positif sur la capacité des jeunes générations de s'identifier à elle et d'y trouver des inspirations selon ses opinions et ses défis actuels. Les réfugiés politiques de gauche, les réfugiés économiques, les entrepreneurs, les jeunes Portugais poussés par leurs

parents vers l'immigration clandestine pour leur éviter les tragiques guerres coloniales n'ont pas forcément la même histoire ni les mêmes valeurs. Cela doit être montré.

QUATRIÈME DÉFI : COLLECTER, CONSERVER ET RECONNAÎTRE LE *MICROPATRIMOINE* MENACÉ

L'identité de toute communauté ne peut reposer seulement sur sa mémoire faillible et sélective, comme on le sait. Mais comme nous l'ont démontré les projets liés aux communautés syrienne-libanaise, portugaise et haïtienne, le patrimoine mémoriel et matériel des communautés immigrantes est souvent modeste et si bien intégré à la société d'accueil qu'on peut facilement passer à côté.

Ce patrimoine est souvent fait de souvenirs familiaux, d'objets ayant une valeur symbolique ou sentimentale, d'archives familiales, privées ou associatives, de bâtiments religieux ou associatifs, ou encore, de demeures ou de commerces réaménagés selon le goût du pays d'origine. Cet héritage a bien du mal à se transmettre quand les mariages interculturels, les départs ou d'autres événements rompent la chaîne de transmission familiale.

Ce serait le rôle des institutions de prendre la relève. Mais rares sont les communautés ayant immigré depuis 50 ou 100 ans qui peuvent compter sur des institutions chargées de préserver leur mémoire, leurs objets et leurs archives. Quant aux collections des musées et des archives montréalaises et québécoises, elles témoignent encore bien imparfaitement de la présence historique de ces communautés, souvent faute de budgets d'acquisition ou de liens avec d'éventuels donateurs issus de ces communautés.

Dans le cas de la communauté syrienne-libanaise arrivée dans la métropole au début du 20^e siècle, l'exposition du Centre d'histoire de Montréal a révélé que de nombreux objets et photographies étaient encore conservés dans les archives familiales. Le travail de repérage et les contacts du chargé de projet et sociologue associé au Centre d'histoire, Brian Aboud, issu de cette communauté, a aussi déclenché une prise de conscience dans la communauté elle-même et même des grandes institutions de conservation que sont les musées de civilisation, lesquelles, à ce jour, s'étaient peu penchées sur cet héritage. Les États généraux des musées montréalais soulignaient l'importance de conserver le patrimoine montréalais dans la ville. Le cas des patrimoines culturels montréalais est une bonne occasion de tester cette volonté et invite donc à une démarche concertée des institutions.

CINQUIÈME DÉFI : ANCRER DE FAÇON CRÉATIVE L'HÉRITAGE CULTUREL DES COMMUNAUTÉS DANS LA VILLE

L'immigration qui a tant contribué au profil de la culture urbaine nord-américaine depuis la fin du 19^e siècle s'est vécue et se vit d'abord dans le cœur et la mémoire avant d'être associée aux immeubles, commerces et aux rues d'un quartier spécifique. Comme le démontre la mémoire de ces communautés, leur histoire transcende les frontières. Si les quartiers " historiques " des communautés subsistent, c'est souvent grâce à leurs fonctions commerciales plus que résidentielles, comme le démontre bien le cas que Plateau Mont-Royal pour les Portugais. Et plusieurs communautés, comme la vieille communauté syrienne-libanaise, ont totalement quitté leur quartier d'arrivée (l'est du Vieux-Montréal).

Pourtant, dans la plupart des communautés, le besoin de reconnaissance et d’ancrage historique et culturel sur le territoire urbain est puissant. Il suffit de travailler pour une institution culturelle municipale comme le Centre d’histoire de Montréal ou pour un service comme le Bureau des affaires interculturelles pour réaliser l’importance symbolique et émotive des gestes institutionnels de mise en valeur de la présence des communautés dans la ville. L’émotion que ces gestes suscitent est à la mesure du besoin de visibilité, de respect et d’inclusion qui la provoque. Mise en valeur symbolique, par des expositions ou des événements commémoratifs, mise en valeur territoriale, par la désignation officielle de quartiers ethnoculturels, par la toponymie, par l’art public, cela répond à un besoin d’ancrage matériel de la mémoire communautaire. La ville, lieu de représentation par excellence, est en effet le territoire où les communautés aspirent à la reconnaissance publique de leur existence et à leur inscription par des repères visibles dans la trame et la vie culturelle urbaines.

Par exemple, si la communauté portugaise est de plus en plus présente dans des secteurs tels Villieray, Ahuntsic, Rosemont, Côte-des-Neiges et Laval, elle n’en ressent pas moins le besoin de se référer à son “ berceau ” historique, celui du quartier Saint-Louis, sur le Plateau, où vit encore une partie de la communauté, avec ses commerces et ses institutions religieuses. Ses anciens habitants vont régulièrement s’y promener pour nourrir leur mémoire et montrer à leurs enfants l’empreinte que les Portugais ont donné à ce quartier qu’ils ont sauvé, rénové et coloré aux teintes de leur pays d’origine.

La reconnaissance municipale de ce statut historique est évidemment à considérer avec tact. Comment en effet rendre visible sans la figer la mémoire d’un quartier en constante évolution qui appartient autant à ceux qui y ont vécu qu’à ceux qui s’y installent avec leur propre histoire et leur propre culture ?

En plus des réponses habituelles à ces besoins — toponymie, monuments, parcs — il faut donc tenter d’imaginer de nouvelles formes de marquage territorial et de commémoration qui conviennent à la sensibilité populaire plus traditionnelle d’une partie de ces communautés tout en offrant une modernité et une adaptabilité qui en assureront la pérennité. Ce travail de création devra se faire avec la collaboration d’artistes, d’interprètes en patrimoine, de scénographes, d’animateurs culturels et de membres des communautés.

LE DÉBUT DU 21 SIÈCLE MONTRÉALAIS : UN CHANTIER PATRIMONIAL OUVERT

Le 21^e siècle montréalais a démarré avec des projets de politiques municipales de la culture et du patrimoine. Le moment est propice pour un grand chantier où tous participent à la construction d’une nouvelle identité montréalaise inclusive. Un chantier où l’écoute et la sensibilité aux besoins, aux modes d’expression populaires et aux traditions en matière de mise en valeur saura s’allier à une réinvention des modes de commémoration et de mise en valeur du patrimoine, à l’exemple de la créativité et de l’imagination montréalaises.

Les institutions culturelles de la ville et la municipalité elle-même, expressions de la collectivité, sont les premières concernées. Pour arriver à travailler en profondeur, il faut plus que des consultations périodiques et des dépôts de mémoires qui rejoignent les habitués de ces exercices démocratiques et souvent une infime partie des communautés. En ce sens,

l'expérience des cliniques de mémoire, souple, empathique et ludique, se faisant là où sont les gens, ouvre peut-être une piste qui méritera d'être empruntée plus d'une fois.

Adaptation d'un texte paru dans Montréal CultureS, no 3. sous le titre *La mémoire et l'identité de Montréal. Des repères territoriaux pour une mémoire sans frontières.*

20-05-2003/

11-03-2004